

suite cet inoubliable pèlerinage de Chartres, mais bientôt, l'autre cathédrale, « celle qui s'élève au cœur de la cité », Notre-Dame de Paris le verra chaque semaine, accompagnant M. Brenier et y communiant le samedi. Il n'était pas encore sous-diacre qu'il y prononça un vœu perpétuel de chasteté.

VI

Le 5 juin 1700, samedi des Quatre-Temps de la Pentecôte, Louis-Marie Grignon est ordonné prêtre par Mgr Bazan de Flamanville, évêque d'Elne, ancien siège d'évêché des Pyrénées-Orientales, son ancien collaborateur aux catéchismes de Saint-Sulpice. Qu'ajouter à l'énoncé tout nu de cet événement qui dépasse la terre ? Prêtre ? Lui ? Tous les relents amers d'un anticléricalisme inconscient peuvent ôter à l'admiration sa spontanéité naturelle. Tous les souvenirs fâcheux des mauvais ou médiocres exemples rencontrés à travers les chemins de la vie peuvent faire affleurer une impression désenchantée au bord de l'âme. Il reste cette incomparable réalité : le Christ continué dans son prêtre. Nous ne demandons plus des motifs de vénération à cette fraîcheur de l'enfance, à cette confiance de l'adolescence qui nous inclinaient autrefois sans effort. Combien d'autres se courbaient comme nous et qui aujourd'hui, à la vue de la « livrée d'ignominie », sentent monter en eux le dégoût et s'éveiller les mauvaises colères ? Ces jeunes hommes ravis au monde par le Christ, ces donateurs des Sacrements, ces dispensateurs des misé-

ricordieuses rémissions, ces chevaliers de l'unique et éternel Amour, ces messes vivantes, ces croix toujours saignantes et toujours rénovatrices, nous aimons en eux le plus haut de nous-mêmes, la part que nous n'avons pas su garder, l'image visible de Dieu parmi nous. Ne jugeons pas d'après l'apparence, d'après l'anecdote! Suivre, par exemple, à la lettre les cérémonies d'une ordination, c'est se disposer à mieux comprendre le prêtre, le poids, la douceur, le caractère sacré de son joug.

Montfort prêtre, c'est d'abord un homme entre les hommes donné à Dieu pour toujours, mais ne peut-on soupçonner tant soit peu ce que la sainteté, et telle sorte particulière de sainteté ajoute. Il y a, plus qu'on ne le croit, des saints parmi les prêtres. Aucun chrétien qui ne puisse à cet égard apporter son témoignage. Nous verrons peu à peu, malheureusement à une trop grande distance, et moins à cause des siècles écoulés que par l'insuffisance de nos moyens de pénétration, quel saint sans pareil était celui-là.

Suivant l'usage du temps, Montfort se prépara pendant une semaine, après la réception des Ordres, à la célébration de sa première messe. Celle-ci eut lieu à la chapelle de la Sainte-Vierge de l'église Saint-Sulpice, alors en cours de reconstruction, et où aujourd'hui, s'élève sa statue. Devant son regard, se trouvait placée une Visitation de Pierre Mesnier, actuellement dans

la sacristie. Son fidèle Blain, se remémorant plus tard, cette cérémonie, écrira : « Je vis un homme comme un ange à l'autel. »

Le jeune prêtre reste quelque temps encore au séminaire. Il y prépare activement son arsenal de futur prédicateur, recueillant aux meilleurs endroits des matériaux de sermons. Il rêve de retourner dans sa Bretagne natale; il se souvient des belles missions qui s'y donnaient et auxquelles il assista. Mais M. Leschassier, jaloux au fond de posséder un tel sujet, souhaitait qu'il demeurât dans la Compagnie. Cette vie de retraite, cette vie quasi contemplative n'allait guère avec le goût très marqué de Louis-Marie pour le remuement des foules. Des Sulpiciens vont partir pour le Canada. Il demande à se joindre à eux. On lui refuse cette permission : ne va-t-il pas se perdre dans les vastes forêts de ce pays, en courant chercher les sauvages? Telle est du moins la naïve raison alléguée.

Cependant, un certain M. Levêque, supérieur de missionnaires nantais, disciple de M. Olier, vint, comme tous les deux ans, faire sa retraite d'un mois à Saint-Sulpice. Il avait fait en bateau, sur la Loire, une partie du parcours, et le reste du chemin à pied, bien qu'il eût plus de soixante-quinze ans. Je n'ai consulté aucun de ses portraits, mais je l'imagine volontiers comme une sorte de pasteur rustique, un « curé d'Ozeron » breton. Il emportait dans son voyage un

pot de beurre et du pain pour se nourrir. Son violon d'Ingres, si j'ose dire, était la fabrication, sur un métier grossier, de ceintures d'aubes. D'aspect un peu compassé, tout simplet, tout recueilli, nous avons vu son semblable parfois, quelque samedi soir, près d'un confessionnal, dans une chapelle : un mot, un geste, un soupir, dans l'ombre où nous lui faisons le toujours trop lourd et pourtant si allégeant aveu, trahissaient le secret de son cœur, un amour plus grand que les plus grandes amours du monde.

Il fallait à ce prêtre saint, connu et admiré comme tel de tout son diocèse, un continuateur de choix. M. Leschassier savait ne pouvoir mieux faire que de lui indiquer le bouillonnant et sûr Montfort. Le choix satisfait les trois intéressés, et au temps des labours d'automne, M. Levêque, plus ingambe qu'à l'arrivée, et son futur collaborateur, enthousiaste devant les perspectives qui lui sont offertes, partent pour Orléans, où ils s'embarquent sur la Loire. Nous ne savons que fort peu de choses sur ce voyage, sinon que Montfort eut l'occasion d'intervenir, avec la véhémence décisive qui lui était coutumière, auprès de trois jeunes blasphémateurs. Devant leur ricusement, il les menaça d'une punition divine et plusieurs jours plus tard, deux d'entre eux se battant en duel furent sévèrement blessés tandis que l'autre, noceur invétéré, allait mourir de ses débauches. Près de Saumur, à Fontevrault,

Louis-Marie Grignon se sépara du saint vieillard pour aller porter sa bénédiction de nouveau prêtre à ses deux sœurs, introduites là, comme nous l'avons vu, grâce à la protection de M^{me} de Montespan. Tandis que M. Levêque continuera de descendre le fleuve, lui, sa visite terminée, regagnera Nantes à pied. Peut-être eut-il le temps de s'arrêter, comme on le suppose, au sanctuaire de Notre-Dame-des-Ardilliers, où étaient venus Louis XIII, Anne d'Autriche, Marie



Notre-Dame-des-Ardilliers, près Saumur (Maine-et-Loire)
au temps du Bienheureux
(Au premier plan, la Loire; puis, le chemin de Montsoreau à Saumur)

de Médicis, et qui, dans la suite, ne s'effacera pas de son horizon.

Au cours de leur commune pérégrination, il semble que M. Levêque ait fait à Montfort un tableau trop flatté, trop optimiste de la maison de la rue Saint-Clément confiée à sa charge. Un grand désordre y régnait. Un relâchement désespérant s'élargissait de jour en jour. Je revois, dans ma mémoire, les bâtiments sévères de cette maison, qui était encore, lorsque j'étais enfant, un pensionnat de sœurs Ursulines et que la Séparation transforma en caserne. Elle se tenait à l'ombre d'une des plus belles églises de Nantes, dont j'aimais entendre, d'une chambre de l'hôtel voisin, dont j'entends encore la merveilleuse sonnerie des heures et des demies, qui rythmaient pour moi de trop rapides journées enchantées.

Montfort n'attendit pas longtemps pour constater que dans cette maison on faisait à peu près tout ce que l'on voulait et que les hôtes les plus disparates la fréquentaient. Le découragement ne tarda pas à le tenter. Pouvait-il se plaindre au bon M. Levêque, dont l'âge seul évidemment se trouvait responsable d'un état de choses aussi alarmant? Devait-il se taire et tout souffrir en patience? Le mieux n'était-il pas de tout écrire à M. Leschassier? C'est à ce dernier parti qu'il s'arrêta et sa lettre, datée du 6 novembre 1700, consigne sa déception en ces termes qui valent

d'être reproduits : « Je n'ai pas trouvé ici ce que je pensais, et ce pourquoi j'ai quitté, comme malgré moi, une aussi sainte maison que le séminaire Saint-Sulpice. J'ai en vue d'aller me former aux missions, et particulièrement à faire le catéchisme aux pauvres gens, ce qui est mon grand attrait; mais je ne sais même pas si je le ferai ici, car il y a peu de sujets, et il n'y a personne d'expérience que M. Levêque, mais qui, par son grand âge, n'est plus capable de faire des missions. Il s'en faut de beaucoup qu'il y ait ici la moitié de l'ordre et de l'obéissance au règlement qu'il y a à Saint-Sulpice, et il semble que, les choses restant comme elles sont, il ne peut pas en être autrement... » Dans la même lettre, le missionnaire de désir ajoute : « *Je ne puis m'enpêcher, vu la nécessité de l'Eglise, de demander continuellement avec gémissement une petite et pauvre compagnie de bons prêtres, qui, sous l'étendard et la protection de la Très Sainte Vierge, aillent, de paroisse en paroisse, faire le catéchisme aux pauvres paysans, aux dépens de la seule Providence.* Il me vient, comme à Paris, des désirs de m'unir à M. Leuduger, scolastique de Saint-Brieuc, grand missionnaire et homme de grande expérience, ou d'aller à Rennes me retirer à l'hôpital, auprès d'un bon prêtre, M. Bellier, que j'y connais, pour m'exercer à des œuvres de charité envers les pauvres. Mais je rejette tous ces désirs,



Nantes au xvii^e siècle (d'après une gravure du Musée archéologique de Nantes)

(Au premier plan, la Loire. De gauche à droite, église Saint-Nicolas, la Tour des Prisonniers, l'église Notre-Dame, Saint-Pierre)

quoique soumis au bon plaisir de Dieu, en attendant vos conseils, soit pour demeurer ici, quoique je n'y sente aucune inclination, soit pour aller ailleurs. »

Mais le mal est plus étendu et plus redoutable que ne le suppose encore Louis-Marie Grignon. Parmi les prêtres qui fréquentaient la maison de Saint-Clément figuraient des jansénistes déterminés. M. de la Noé-Ménard, venu du séminaire Saint-Magloire de Paris, s'y fait le propagateur de doctrines suspectes. Bientôt le Sulpicien est mis à l'écart. On veut lui interdire tout ministère. On exige qu'il subisse un examen

sur la théologie. A travers lui, c'est l'enseignement des fils d'Olier qu'on veut poursuivre, condamner, réduire à néant sur la place. Pendant ce temps, Saint-Sulpice se tait; M. Leschassier ne répond pas à son dirigé. Enfin, bien tardivement, une missive arrive à Nantes, froide et comme détachée : « Quoique vous ne trouviez pas, Monsieur, dans la communauté de Saint-Clément tout ce que vous désirez, voudriez-vous la quitter si tôt? M. Levêque songe à une mission après les Rois. Je ne puis rien vous dire sur M. Leuduger, n'ayant pas l'honneur de le connaître; néanmoins, je ne voudrais pas vous empêcher de profiter des avantages que vous pourriez trouver en sa compagnie. Donnez-vous à Notre-Seigneur, et lui demandez qu'Il vous fasse connaître sa volonté. » Un autre billet de son père spirituel, devenu supérieur général de Saint-Sulpice, priera Montfort, quelque temps après, de choisir une autre direction que la sienne, devenue insuffisante devant une vocation jugée extraordinaire.

VII

Au printemps de l'année 1701, une de ses sœurs, novice à Fontevrault, devant y recevoir l'habit religieux, Grignon de Montfort, expressément invité par M^{me} de Montespan, fit à pied les cent quarante kilomètres qui le séparaient de l'abbaye. L'admirable routier ! Comme nous comprenons que des jeunes gens de France, adeptes fervents de la marche, l'aient choisi pour patron ! La route représente la grande libération des forts. Un projet élaboré en plein vent, sur une route droite, devant un horizon large et prometteur, s'enrichit d'éléments insoupçonnés qui tiennent au cœur de l'homme, à la respiration de la terre et aux mystérieux dons du ciel. Un chagrin, une contrariété trouve sa consolation dans le mécanique effort des muscles arpentant une montée joint à l'action de ces puissances de recueillement et d'évasion que détient le libre espace. Marcher c'est deux fois avancer. La minute qui succède à la minute représente déjà une victoire sur soi. Marcher, c'est obéir à l'offre de cette longue ligne quasi illimitée qui nous entraîne loin de notre moi égoïste, c'est se rendre à l'invite des forces spirituelles dont les apparences secrètes se con-

Le Bienheureux Grignon de Montfort

fondent avec ce point qui n'est plus la terre et qui n'est plus le ciel, mais, en réalité, participe de l'un et de l'autre.

Comment Montfort calcula-t-il son temps ? Fut-il mal renseigné ? S'égara-t-il en chemin ? Toujours est-il qu'il arriva à Fontevrault au lendemain de la vêtue. Il vit ses sœurs, la religieuse et celle qui, quelques années plus tard, menacée de devenir aveugle, dut quitter le couvent. L'abbesse, toute nourrie d'Homère et de Platon, et qui, selon le difficile Saint-Simon, parlait « à enlever », l'entretint fort agréablement et l'interrogea sur des questions théologiques où elle savait le trouver spécialement expert. Quant à M^{me} de Montespan, sa bienveillance et sa simplicité furent telles que Montfort n'hésita pas à la mettre au courant de ses difficultés et de ses ambitions. Celles-ci se résumaient en ces deux points essentiels : évangéliser les déshérités de la vie ; former des missionnaires. L'offre spontanée d'un canonicat, dépendant pratiquement de son bon vouloir, apparut à l'illustre femme comme la réponse à ce que l'abbé pouvait souhaiter de meilleur. Mais ce dernier dut faire comprendre, avec toutes les formes et toutes les précautions requises par sa situation d'obligé, qu'il attendait moins d'honneur mais des charges appropriées à ses dispositions. M^{me} de Montespan crut alors opportun de l'envoyer, avec une recommandation chaleureuse, à

l'ancien précepteur de ses fils, Mgr Girard, évêque de Poitiers.

Cent kilomètres séparent Fontevault de Poitiers. A pied comme toujours, l'abbé Grignon, soumis aux raisons de Dieu et confiant en ce qu'il considère comme une attention providentielle, couvre allègrement cette distance. L'évêque est absent. Pendant quatre jours, il l'attendra. Il fera d'abord « une petite retraite dans une petite chambre », puis se rendra chez les pauvres de l'hôpital, où il pressent qu'une mission lui est réservée. A M. Leschassier, qui l'a pratiquement délaissé, il écrit tout bonnement ses impressions comme au plus ouvert et au plus intime des amis : « J'entrai pour prier Dieu dans leur petite église, où quatre heures en oraison, environ, que je passai en attendant le souper me parurent bien courtes. Elles parurent cependant bien longues à quelques pauvres qui, m'ayant vu à genoux et avec des habits si conformes aux leurs, allèrent le dire aux autres, et ils s'entr'excitèrent les uns les autres à boursiller pour me faire l'aumône. Les uns donnaient plus, les autres moins, les plus pauvres un denier, les plus riches un sou. Tout cela se passait sans que je le susse. Je sortis enfin de l'église pour demander quand on souperait, et en même temps la permission de servir les pauvres à table; mais je fus bien trompé d'un côté, ayant appris qu'ils ne mangeaient pas en communauté, et bien surpris

de l'autre, ayant su qu'on voulait me faire l'aumône et qu'on avait donné ordre au portier de ne pas me laisser sortir. Je bénis Dieu mille fois de passer pour pauvre et d'en porter les glorieuses livrées, et je remerciai mes chers frères et sœurs de leur bonne volonté. Ils m'ont, depuis ce temps-là, pris en telle affection qu'ils disent tous publiquement que je serai leur prêtre, c'est-à-dire leur directeur, car il n'y en a point de fixe dans l'hôpital depuis un temps considérable, tant il est pauvre et abandonné. »

Ce n'est que par paroles brèves et sèches que Mgr Girard accueillit d'abord le visiteur que lui envoyait M^{me} de Montespan. Une seconde fois, les pauvres ayant supplié, par lettre, l'évêque de Poitiers de leur garder un prêtre aussi bon, la réception laissa à l'abbé Grignon une impression meilleure. Le prélat consulte M. Leschassier, qui répond par des appréciations vraiment loyales sur son ex-dirigé : d'une part, il souligne ses qualités et ses vertus et se plaît visiblement à les détailler, mais il n'oublie pas de faire ressortir la singularité de son extérieur; l'ensemble est juste et mesuré, et contraste avec une lettre presque en même temps adressée à Montfort, et où le supérieur de Saint-Sulpice envoie promener ce pénitent qui ne ressemble à personne. En tout cas, Mgr Girard se trouve bien disposé en faveur du jeune prêtre, mais un voyage, vraisemblablement nécessité par sa santé

défaillante, ajournera sa décision, et Montfort devra regagner Nantes.

M. Leschassier, en dépit des apparences, ne l'abandonne pas : il presse par lettre M. Lévêque d'utiliser au mieux les services de ce missionnaire sans missions. D'accord avec le vicaire général des Jonchères, le supérieur de la maison Saint-Clément le fait envoyer prêcher dans la paroisse de Grandchamp. Montfort s'y rend seul, avec son crucifix qu'il se plaît à dresser devant soi comme un étendard et avec ses disciplines qui materont, au prix du sang, le vieil orgueil et les subtiles indolences.

Nous avons entendu de puissants missionnaires, mais nous n'avons pas entendu Montfort. De plain-pied avec les paysans, il leur parle de la vraie vie, qu'ils ne connaissent pas ou connaissent si mal; il leur montre, par delà leur existence misérable, la gloire de leur Père qui est dans les cieux, et, par delà les rigueurs et les tristesses de la mort, l'éblouissement, le rassasiement de l'éternité. Il touche en eux le point précis où s'accrochent ou l'amour-propre ou le respect humain ou l'épaisse et tenace indifférence. Il les remue, il les bouleverse, il les contraint à une reddition qui leur arrache des larmes et les fait tomber à genoux. Ce n'est plus un homme, ce n'est plus une voix, c'est une mystérieuse et invincible violence qui s'empare d'eux et les pose devant les évidences qui seront leurs raisons d'être de

demain. A peine cet ouragan de vérités libératrices a-t-il cessé de se déchaîner au-dessus de leurs têtes et au dedans de leurs cœurs, à peine le cri de victoire s'est-il éteint et la grande forme blanche et noire est-elle descendue de la chaire qu'il est encore fait appel au don d'eux-mêmes. Un cantique retentit, un de ces cantiques composés au séminaire et copiés, d'une écriture si calme, si régulière, si reposée, un de ces cantiques qui sont de la doctrine et du lyrisme tout à la fois. Toutes les grosses voix d'hommes et toutes les nasillardes voix de femmes le reprennent, et c'est un déferlement de foi et d'enthousiasme qui monte dans une nef inhabituée à de tels réveils suscités par l'Esprit de Dieu.

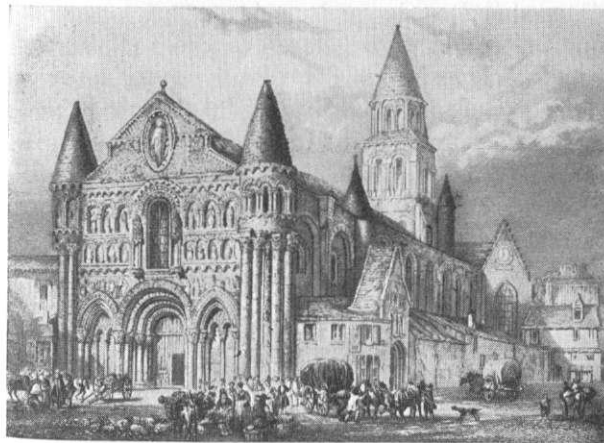
VIII

La mission de Grandchamp inaugura glorieusement l'apostolat de Montfort. Elle avait fleuri comme une rose parfaite dont cette petite ville du pays nantais garde encore aujourd'hui l'inaltérable parfum. Comment le jeune missionnaire trouve-t-il encore le courage d'en rendre compte à M. Leschassier, qui désormais ne cessera guère de répondre à ses requêtes par des fins de non-recevoir et par le mortifiant rappel des « règles ordinaires » ? En plein été, accablé par une canicule inexorable, il rejoint les populations des environs de Nantes et se fait au milieu d'elles l'apôtre du Crucifié. Il sait toucher les cœurs et, malgré soi, s'attire les inutiles éloges et les pesantes bénédictions. Au Pellerin, notamment, sa mission s'achève en apothéose. Cependant, au milieu des succès, dont il reporte immédiatement l'honneur sur l'autel où s'élève vers la Trinité sainte le calice des offrandes humaines, une rumeur étrangère et familière à la fois se fait entendre et le poursuit. Il en retrouve l'écho dans la chaire où il prêche, au confessionnal où il sent se fondre les cœurs, le long des rues où on ne l'appelle plus que « le bon Père de Montfort ».

Le Bienheureux Grignon de Montfort

Son court sommeil en est hanté et à son réveil elle se fait plus insistante et ne le lâche plus. Les pauvres de Poitiers le pressent de venir. Et, dans leurs accents pitoyables, il discerne la voix de Celui qui pleura sur ceux qui pleurent.

M^{me} de Montespan ne l'a pas oublié. Elle qui toucha aux profondeurs du mal, et dont, à la lettre, une partie de la vie s'écoula « sous le soleil de Satan », avait découvert en lui le saint, et elle ne se donnera pas de repos qu'il n'ait été mis en mesure de servir, comme il l'entendait, ses chers pauvres. Elle supplie Mgr Girard, malheureusement entravé dans sa charge par des maladies récidivantes, de se l'attacher dans



Poitiers. — Eglise Notre-Dame-la-Grande

son diocèse et de le placer là où il faut. Le 25 août 1701, Mgr Girard se décide à appeler Louis-Marie Grignon à Poitiers. Au plein de sa joie, ce dernier hésite. Ne va-t-il pas peiner le saint M. Lévêque? Ne lui doit-il pas de continuer dans les missions diocésaines un apostolat aussi heureusement commencé? M. Leschassier le libère de ses scrupules, sans perdre l'occasion de lui rappeler, une fois encore, et cela revient comme un « leitmotiv », le danger de tout ce qui n'est pas conforme à la règle. Montfort se met en route, mais fait un crochet et passe par Saumur. A Notre-Dame-des-Ardilliers, il s'abîme dans une prière qui dure neuf jours.

Poitiers est alors une ville morne, un désert. Cela peut-il être de quelque importance pour le jeune prêtre qui garde, dans ses allées et venues, les yeux fermés? Mgr Girard lui ouvre, pour la toute première fois, les bras et lui octroie la permission de remplir dans toute la ville son ministère sacerdotal. Il se dirige vers l'hôpital, qui doit être son quartier général, le centre de sa mission parmi les malheureux. Mais là, des difficultés inattendues lui sont réservées; l'obédience de l'évêque ne suffit pas : les bureaux ont leur mot à dire; il faut réunir des administrateurs et, comme ils sont, en ce temps de vendanges, en vacances, il faut attendre leur retour avant de prononcer l'admission du nouveau venu. Montfort sera hébergé au petit séminaire

Saint-Charles. A l'aube du jour suivant, sa messe dite, il entre en campagne. Il parcourt les rues de Poitiers, s'arrête aux carrefours où grouillent de lamentables grappes humaines, guettées ou déjà enserrées par la débauche. Parmi ces pauvres, il est le pauvre. Sa soutane est un haillon parmi les haillons. Il est tel que ceux qui l'approchent. Le vice seul pourrait mettre une distance entre eux et lui, mais il se considère comme un plus grand pécheur que ces abîmés. Ici je prie ceux qui ne voient que le Montfort apocalyptique et fulgurant, le Montfort aux pratiques inhumaines, aux habitudes inimitables, d'être attentifs à une bonté, à une douceur, à une simplicité pareilles à celles qui firent de Jésus l'homme nouveau. Il parle comme Jésus parlait. Il prêche le Royaume et les Béatitudes et se penche sur la misère avec une compassion qui n'est pas de ce monde. Il se fait ouvrir les portes des prisons et traite avec des égards invraisemblables les misérables qui, rejetés de la société, n'ont plus d'autres ressources que le désespoir ou l'amitié divine. De cette dernière, il est le fidèle messager, le généreux ambassadeur.

Tous ceux que Montfort gagne au Christ et qui se tiennent honteux au travers des rues ou collés le long des murs sombres, il les entraîne vers la chapelle Saint-Nicolas, où il les catéchise; mais bientôt la chapelle est trop exigüe et il faut tenir réunion sous les Halles.

Un jour qu'il parle place de l'Evêché, dans une église aujourd'hui disparue et dédiée à sainte Austrégisile, une jeune fille, de qui le père est un modeste procureur royal, se trouve dans l'assistance et rentre chez elle absolument émerveillée. Elle dit à une de ses sœurs : « Quel beau sermon je viens d'entendre ! Le prédicateur est un saint. » Les saints sont si rares qu'on irait au bout du monde pour en rencontrer. La sœur de l'enthousiaste auditrice se précipite, dès le lendemain, au confessionnal de Louis-Grignon. Montfort, plus habitué aux pauvres qu'à de jeunes mondaines, interroge :

— Qui vous a adressée à moi ?

— C'est ma sœur.

— Non, vous vous trompez, c'est la Sainte Vierge.

Sa pénitente s'appelle Louise Trichet. Elle sera plus tard la première supérieure de sa congrégation : la Sagesse.

Cependant, les pauvres de l'hôpital s'impatientent de ne le point voir venir. En vain font-ils appel à celui qu'ils considèrent comme l'envoyé de la Providence parmi eux. Les administrateurs tardent à rentrer de vacances. Montfort lui-même, qui garde de Nantes un navrant souvenir, n'est pas sans s'inquiéter de ce qu'il sait des usages de l'hôpital. « Maison de trouble, écrit-il à son directeur, où la paix ne

règne point, maison de pauvreté où le bien spirituel et temporel manque. » Et pourtant il est prêt à s'y installer s'il le faut, espérant « que Notre Seigneur, par l'intercession de la très sainte Vierge, ma bonne Mère, la rendra une maison simple, riche et paisible ». Aucune loi, aucune règle ne préside à l'organisation de cet hôpital. Les soins sont donnés aux malades par des filles de service dépendant d'une supérieure qui relève elle-même des administrateurs de la maison. Les malades sont mal soignés. Sa première préoccupation sera de les nourrir. On le verra, parcourant les rues de la ville, avec un âne dont le bât disparaît sous l'encombrement des paniers. Quelques pauvres l'accompagnent. Il implore des passants les secours, qui abondent au delà de toute espérance. Revenu à l'hôpital, il sert à table, honoré d'approcher les membres douloureux de Jésus. Il loge dans un taudis. Il balaie la maison. Il boit dans le verre des pouilleux et des scrofuleux. Rencontrant dans la rue un misérable plein d'ulcères qu'aucun asile, par peur de la contagion, ne veut recueillir, et l'hôpital même ne pouvant l'admettre, Montfort obtient des administrateurs un réduit très isolé qu'il partagera avec ce déchet humain. Il panse l'homme, mais le linge et les vêtements sont souillés, la chair est pourrie, du pus coule des ulcères. Son cœur se soulève d'un affreux dégoût. Mais il ne

prend pas son parti d'une répulsion qu'il considère comme une lâcheté. Il se décide. Il boit le pus immonde et sent que désormais tout est possible dans la voie des victorieux renoncements.

IX

L'hôpital auquel Montfort voit liée sa destinée par un devoir d'état rigoureux mais surtout par l'amour de prédilection qu'il porte aux tâches difficiles, est beaucoup plus rebelle à toute discipline qu'il n'aurait su le soupçonner. Ne veut-il pas modifier le règlement des gardes-malades, ce qui, du même coup, introduirait dans l'ordre général de la maison d'heureuses possibilités de réforme? Il soulève aussitôt des colères et s'attire des haines cuisantes comme le feu. Jaloux de son autorité, l'économe lui interdit désormais de surveiller les repas des pauvres. Une atmosphère intolérable entoure le prêtre, qui semble pourtant à la hauteur des pires événements. Force lui est de se retirer. Il se confie aux Jésuites du Collège, heureux de recevoir l'ancien élève des Pères de Rennes. Il restera chez eux pendant une longue semaine et, dirigé par l'excellent Père de La Tour, « haute théologie et solide morale », connaîtra les tonifiantes joies d'une vraie retraite. Pourquoi serait-il plus longtemps ému des contradictions rencontrées dans sa charge? L'homme n'est malheureux que lorsqu'il cesse d'adhérer au bonheur du Dieu éternellement

vivant. Pénétré de ce bonheur, qu'il boit comme un vin fort, que craindrait désormais Louis-Marie Grignon?

Au moment où il retourne à l'hôpital, l'économe est mourant et c'est lui qui apaise ses dernières minutes et lui ferme les yeux. La supérieure et quatre-vingts pauvres qui s'étaient particulièrement dressés contre lui, doivent eux-mêmes s'aliter; comme frappés par la justice immanente, ils meurent en quelques jours. Emues du magnifique exemple donné alors par le saint prêtre, qui ne quitte pas le chevet de ses



Poitiers. — La chapelle de l'hôpital

persécuteurs et les soigne amoureusement, les infirmières viennent se jeter à ses genoux et implorer son pardon. Le moment semble indiqué pour créer « quelque chose de neuf ». Montfort sait ce que peut le grain de sénévé. Les douze pêcheurs ignorants rassemblés par Jésus sont devenus l'Eglise universelle. Il a remarqué, parmi les personnes soignées à l'hôpital, quelques femmes difformes, ou boiteuses, ou malingres, tristes épaves, rebut du monde. Mais en elles habite avec complaisance le Dieu tout-puissant. Il les groupe en une association pieuse et place à leur tête l'une d'elles, qui est aveugle mais dont la piété, le bon sens et l'intelligence sont remarquables. L'évêque approuve. Les administrateurs mettent à la disposition de l'association naissante une chambre isolée qui, comme beaucoup de chambres de couvent ou d'hôpital, porte un nom; ce nom, *la Sagesse*, sera demain celui d'une de nos grandes congrégations françaises. Dans cette pièce prédestinée, et au milieu de laquelle se dresse une grande croix de bois, qu'on voit aujourd'hui dans la chapelle de l'hôpital, on se réunit pour prier, pour lire, pour méditer, pour se récréer en commun. Ces infirmes, éduquées par Montfort, deviendront elles-mêmes des infirmières. Elles transformeront, par leur action discrète mais continue, le climat moral de cette maison jusque-là désordonnée, en même temps qu'elles y

instaureront l'ordre matériel. Mais à l'élite seule il avait été fait appel, et il est dur et humiliant pour le médiocre et le vulgaire de ne pas se sentir compris dans l'élite. Une sourde révolte se préparera dans l'ombre, et bientôt s'affirmera sous la forme insidieuse et sûre de calomnies, d'interprétations malveillantes, de jugements perfides. Une fois de plus, le « réformateur » devra battre en retraite.

Mais son apostolat ne connaît pas de repos. Au moins peut-il, dans les paroisses, confesser les simples, visiter les malades et mendier à leur place, s'entretenir avec une petite congrégation d'écouliers qu'il a su organiser.

Voilà qu'il retrouve en ville la jeune Marie-Louise Trichet, qu'il n'avait pas perdue de vue depuis que la Vierge l'avait envoyée à son confessionnal. Ses parents possèdent rue du Gervis-Vert un bel hôtel où son enfance s'est écoulée confortablement, mais avec de grands exemples qui lui donnent la nostalgie d'une vie plus haute. Faut-il dire, suivant un pieux vocabulaire qui nous a souvent découragés, qu'elle voulut inscrire sa vie sous le signe du sacrifice? Sacrifice, renoncement : ces mots nous semblaient correspondre à une diminution de l'homme dont nous ne voulions pas prendre notre parti. Un Montfort, une Louise Trichet ne se renoncent pas, ne sacrifient rien; ils choisissent mieux que les autres et dans un ordre

plus élevé, voilà tout. Et l'exemplaire passion du Christ représente pour nous une amoureuse élection, l'attachement « passionné » à la gloire de son Père et au salut de ses frères.

Déjà M^{lle} Trichet avait vécu, quelques mois, comme sœur converse, chez les Filles de Notre-Dame à Châtellerault. Mais le jansénisme avait, comme l'ivraie un champ de blé, envahi cette maison. Aussi ses parents se décident-ils, invoquant les insuffisances de son état de santé, à la retirer et à la reprendre chez eux. Elle ne tarde pas à devenir la dirigée de Montfort, en qui elle a une pleine confiance. Sa mère s'en émeut. Elle est elle-même une chrétienne de stricte observance, mais elle tient à certains préjugés de classe. Elle n'hésite pas à blâmer sa fille d'aller voir ce prêtre excentrique, dont déjà quelques « esprits



Marie-Louise Trichet
(Sœur Marie-Louise de Jésus)
Première supérieure des Filles de
la Sagesse

supérieurs » se gaussent. « Tu deviendras folle comme lui », lui dit-elle.

Marie-Louise Trichet est une assez jolie personne; les jeunes gens la regardent volontiers; sa conversation est plaisante et des succès mondains lui semblent promis. Ce n'est plus, malgré le stage au couvent, la dévote retranchée du monde et qu'on laisse à ses exercices religieux pour courir vers de plus agréables conquêtes.

Si toutefois, elle n'avait fait que céder à un emballement facile en allant solliciter les conseils de l'apôtre, bien vite les rudoiments calculés et étudiés de ce dernier l'eussent détournée de son chemin. Il se plaît à humilier cette jeune fille comme lui-même le fut autrefois sous la férule de ses maîtres sulpiciens. Un peu avant la Pentecôte de l'année 1702, comme il a pu mettre à profit une accalmie et retourner à l'hôpital, où reprennent les réunions de « la Sagesse », il invite sa « fille » à se joindre au groupe de ses chères associées. Vient-elle en retard pour l'oraison, impitoyablement il la rabroue : « Ma fille, vous n'entrerez pas; pour punir votre faute, vous resterez à la porte. » Comme, une autre fois, elle se propose de faire la lecture, il la semonce, lui reprochant sa vanité et son mépris des personnes plus âgées. Marie-Louise Trichet accepte sans plainte une telle conduite, mais elle presse Montfort de la faire entrer dans un cloître. Sans être autrement explicite, il lui promet qu'elle sera, un

jour, religieuse, et la prie de prendre patience.

A la mort, en 1703, de Mgr Girard, les persécutions recommenceront, mais, grâce au groupe de la Sagesse, visiblement béni de la Providence, l'ordre régnera enfin à l'hôpital. La bataille est gagnée, et Poitiers comptera, dans la vie de Montfort, comme une de ses plus profitables étapes spirituelles. Il écrit : « Le grand Dieu que je sers m'a donné, depuis que je suis à Poitiers, des lumières dans l'esprit que je n'avais pas, une grande facilité pour m'énoncer et parler sur-le-champ sans préparation, une santé parfaite et une grande ouverture de cœur envers tout le monde. C'est ce qui m'attire l'applaudissement de presque toute la ville, ce qui doit bien me faire craindre pour mon salut. »

En 1701, année où la mort de Monsieur, frère du Roi, fait sur elle une forte et douloureuse impression, M^{me} de Montespan, on ne sait pour quelles raisons, cesse de s'intéresser à Louise Grignon, qu'elle avait placée, comme on sait, chez les Dames de Saint-Joseph, à Paris. L'intervention de personnes généreuses permet à la jeune fille de rester quelque temps encore à l'abri d'une misère menaçante. Mais l'année suivante, elle risque, de nouveau, de se trouver sans gîte et sans pain. Sans dire mot à qui que ce soit, Montfort quitte Poitiers, remettant sa fondation entre les mains de Dieu. Il chemine à pied, son bâton à la main, avec l'entrain et l'allégresse incomparables qui ne le quitteront presque jamais. Fidèlement, il s'arrête aux Ardilliers, son lieu de pèlerinage favori. A Angers, il est tout heureux à la pensée de pouvoir rencontrer son ancien père spirituel, M. Brenier, qu'il sait être de passage dans cette ville. M. Brenier saura sans doute lui donner quelque utile indication pour tirer sa sœur d'embarras. Mais, en présence de la communauté tout entière, M. Brenier le repousse avec mépris et le

met à la porte comme le dernier des hommes. Ah! cette fois, c'en est trop. Le malheureux goûte à la lie du calice et ne peut retenir une plainte : « Est-il possible qu'on traite ainsi un prêtre dans un séminaire? » Peut-être M. Brenier s'est-il scandalisé de l'accoutrement singulier du visiteur! Peut-être M. Leschassier l'a-t-il mis en garde contre le zèle excessif et les extravagantes entreprises de son dirigé! Peut-être aussi les Jansénistes ont-ils mené contre lui quelque perfide campagne! Montfort s'arrête à peine à ces toutes naturelles suppositions, et, sans prendre la moindre nourriture, le voilà qui repart pour Paris. Il y arrive inimaginablement sale et les pieds cruellement blessés. Il ne peut décemment se présenter ailleurs qu'à l'Hôtel-Dieu. On l'y héberge pendant les quinze jours nécessaires à la guérison de ses plaies. Puis il se met en quête de sa sœur, qu'il retrouve à grand'peine et dans un état d'abandon et de pauvreté qui lui fait mal. A qui donc aura-t-il recours pour éviter de la reconduire à Rennes, chez ses parents? A tout hasard, il se rend à Issy-les-Moulineaux et demande M. Leschassier, qui y réside pendant les vacances. M. Blain, témoin de l'entrevue, la raconte en ces termes : « Il reçut, dit-il, le visiteur avec un visage glacé et dédaigneux, et le renvoya hautement, sans vouloir lui parler ni l'entendre. Pour moi, qui étais présent, j'étais interdit et ne souffrais pas peu de l'humiliation

dont j'étais témoin. Quant à lui, il la soutint avec sa douceur et sa modestie ordinaires, et s'en retourna avec la même tranquillité qu'il était venu. » Un même accueil glacial l'attend chez le curé de Saint-Sulpice, M. de la Chétardie, qu'il avait connu naguère et à qui l'idée lui est venue de demander aide en faveur de sa sœur. Enfin, grâce à un prêtre de la même paroisse, M. Bargeville, son condisciple d'autrefois, il obtient que sa chère Louise soit présentée rue Cassette où, presque en face du Noviciat des Jésuites, les sœurs Bénédictines du Saint-Sacrement ont leur couvent. La supérieure, on ne peut mieux disposée à son égard, lui offre délicatement, à lui, un repas quotidien qu'il obtient la permission de partager avec un pauvre; quant à sa sœur, admise bientôt dans une maison du même ordre, à Rambervillers, elle deviendra sœur Marie-Bernard et prononcera ses derniers vœux en 1704. Jamais plus Montfort, rappelé à Poitiers par le successeur de Mgr Girard, ne la reverra, mais les lettres où ils échangent leurs fraternels sentiments rappelleront la force et la douceur du lien qui unissait en ce monde Benoît et Scholastique.

Le nouvel évêque de Poitiers, Mgr de la Poype de Vertrieu, Lyonnais d'origine, tout simple et tout pauvre en esprit, et pour qui le surnaturel était naturel, allait faciliter l'entrée à l'hôpital, ou plus exactement, l'entrée dans la Congrégation

de M. de Monfort, de Marie-Louise Trichet qui s'ennuie dans le monde, où de toute évidence elle n'est pas à sa place. La fille du procureur au siège présidial n'a encore que dix-huit ans. Une vie sévère lui est immédiatement imposée. Elle mange le pain noir des pauvres et se fait leur domestique. Montfort, qui voit sans doute en elle la première supérieure de son ordre nouveau, la façonne au mépris de ses habitudes et de ses goûts. Il l'oblige à manger une soupe ignoble où grouillent des vers, et lui rappelle la plaie purulente du misérable qu'il assista. Plus tard, il lui fera baiser la terre, la priera de porter de volumineux et lourds paquets, lui interdira de recevoir les visites d'un frère prêtre, brûlera les lettres qui lui sont destinées sans même les lui montrer. Il veut lui faire changer d'habit et, le 2 février 1703, jour de la Purification, lui impose, devant la statue de Notre-Dame de la Paix, aujourd'hui vénérée à Saint-Laurent-sur-Sèvre, un vêtement de rude étoffe grise, inélégant au possible et qui met en fureur M^{me} Trichet. Une intervention du procureur auprès de l'abbé Grignon reste sans effet. En vain, de son côté, la mère insiste-t-elle auprès de Mgr de la Poype. Comme elle prétend, devant l'aumônier de l'hôpital, faire valoir ses droits sur sa fille, celui-ci lui réplique : « Votre fille, elle n'est pas à vous, mais à Dieu. » Marie-Louise Trichet, au fait, ne s'appelle plus que Marie-Louise de Jésus. Une rieuse et charmante jeune fille de ses amies, Catherine Brunet, musicienne

dont les airs profanes inspireront à Montfort des vers religieux, se joindra bientôt à elle et deviendra Sœur de la Conception.

Comme compensation à tant de duretés, Montfort, en dépit des usages imposés par les étroitesse du jansénisme, permet à ses filles la communion quotidienne. Il les initie, en outre, aux merveilles de cette Sagesse qui est l'objet d'un des livres les plus lyriques de la Bible et dont Notre-Dame, dès le seuil de la loi nouvelle, est la plus idéale figuration.

L'œuvre de l'ardent apôtre est en marche. Les puissances de ténèbres s'y attaquent comme à une arme redoutable au service du Dieu qu'elles exècrent. On entend dans sa cellule Montfort lutter contre le Malin et réclamer avec des cris l'aide de Marie. C'est la lutte directe. Mais il en est une autre, sournoise et plus dangereuse. Un jour que, sur les bords du Clain, Montfort voit des jeunes gens provoquer au vice des lavandières, il les fustige de sa discipline à coups redoublés. L'un d'eux se prétend blessé à mort. Sa mère se plaint à l'évêque. Montfort reçoit l'ordre de ne plus célébrer la messe. Cet ordre est bientôt levé, la supercherie de la plaignante ayant été reconnue. Mais le « scandale » causé dans le pays amène la dissolution de l'association des pensionnaires infirmes comme celle de l'embryon de congrégation. Il faut de nouveau que Montfort, apparemment vaincu, s'en aille.

Au temps de Pâques de l'année 1703, voilà, encore une fois, Montfort sur la route de Paris. Sa main s'appuie sur le bâton familial. Son crucifix resplendit sur sa poitrine. Un rosaire enserre ses reins. Il tient sous le bras un bréviaire malmené par les haltes et les voyages. Dans son sac on trouverait une statue de Marie, une Bible, un recueil de ses cantiques, la discipline qui lui sert à châtier les impudiques et surtout à mater sa propre peau. Personne ne l'attend. Les portes qui lui eussent été autrefois ouvertes ne lui sont plus accessibles. Dieu secrètement l'attire, malgré presque sa volonté. Cette fois, ce n'est pas à l'Hôtel-Dieu, mais à la Salpêtrière qu'il se dirige, usé par les fatigues du voyage. Tout n'est que sévérité à la Salpêtrière, depuis ce nom qui lui fut donné lorsqu'on y installa, sous Louis XIII, un arsenal. C'est une austère réplique aux glorieux Invalides. Des pensionnaires de toutes catégories, mendiants, forçats, fous et filles occupent les quarante-cinq corps de bâtiments qui font de cet établissement une véritable cité. La chapelle aux quatre neufs, et que surmonte un dôme construit à l'in-